

## Études littéraires africaines

*Mongo Beti Parle*. Interview réalisée et éditée par Ambroise Kom. Bayreuth, « Bayreuth African Studies, n°54 », 2002, 197 p.

Lionel Manga



Numéro 13, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041811ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041811ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Manga, L. (2002). Compte rendu de [*Mongo Beti Parle*. Interview réalisée et éditée par Ambroise Kom. Bayreuth, « Bayreuth African Studies, n°54 », 2002, 197 p.] *Études littéraires africaines*, (13), 68–71.  
<https://doi.org/10.7202/1041811ar>

très nationaliste programme d'"authenticité" et en même temps sa désastreuse "zaïrianisation" de l'économie, trace en 1991, du point de vue de la collectivité nationale ("on"), le bilan de l'échec du régime. Echec appréhendé, faut-il le dire, à partir des conditions de vie réelles de populations appauvries, luttant vaillamment que vaillent pour la survie dans un état corrompu, où la répression arbitraire le dispute aux jeux d'influence, sans égard pour le bien-être commun.

Qu'on ne cherche pas, dans *La chèvre, la corde et l'herbe au Congo*, les envolées lyriques, la poésie, ni même des analyses, encore moins des leçons. Ce n'est pas le genre de l'auteur, dont l'écriture sobre - on serait tenté de dire froide si n'affleurait partout avec évidence une implicite révolte - paraît énoncer sèchement des faits et des situations difficiles, suffisamment pénibles pour qu'il ne soit point nécessaire d'en rajouter. En revanche, et on le perçoit dans ce titre qui emprunte à La Fontaine, l'humour, un humour ironique, est présent partout. Cette chèvre, en effet, broute où elle est attachée, comme dit un proverbe local ; qui peut lui en vouloir de se servir, au lieu de servir (le verbe, déjà rendu fameux à l'époque coloniale par le programme très idéaliste du gouverneur P. Ryckmans - *Dominer pour servir* - avait été recyclé par Mobutu : "servir, non se servir" disait un slogan de l'époque) ? Ne cherchons donc pas des coupables parmi les premiers corrompus venus, et par exemple parmi ces fonctionnaires qui, pour faire avancer un dossier et liquider un salaire d'enseignant, dû parfois depuis plusieurs années, attendent le matabiche d'une chèvre ou tout autre rétribution parallèle : sont-ils payés eux-mêmes ?

L'auteur, par ses activités intellectuelles diverses, comme arrachées à la nécessité de tous les jours, se plaçait constamment dans un lieu où, parce qu'il restait possible d'écrire et de penser, échappait par essence à la logique du pouvoir. Echappée toujours limitée néanmoins, exigeant des démarches biaisées plutôt que des attaques frontales, et cette compromission constante d'avoir à attendre son salaire d'institutions gangrenées. Il en parle plus librement aujourd'hui, participant ainsi à une salutaire parole sur soi, dont on souhaite que s'y livrent bien d'autres acteurs africains : l'histoire intellectuelle de l'Afrique est à ce prix.

■ Pierre HALÉN

■ *MONGO BETI PARLE*. INTERVIEW RÉALISÉE ET ÉDITÉE PAR AMBROISE KOM. BAYREUTH, "BAYREUTH AFRICAN STUDIES, N°54", 2002, 197 P.

Chacun peut le constater désormais, voire le vivre dans sa chair au quotidien: de l'Indépendance, cette promesse grandiose qui enflamma maints esprits en Afrique francophone au cœur du XX<sup>e</sup> siècle, de ce rêve en couleurs pour lequel des hommes et des femmes, illustres ou anonymes, allèrent au sacrifice suprême, celui de leur vie, sur l'autel de l'émancipation

des peuples et de la liberté, il ne reste pas grand-chose aujourd'hui, hormis le drapeau, l'hymne national, la devise, les frontières, le gouvernement, l'armée, le chef de l'État, et bien sûr, la Dette, énorme, massif boulet à traîner encore un petit moment, qui consacre la faillite.

Parmi ceux et celles donc qui y crurent comme un combat historique à mener par tous les moyens, y compris les armes, il en est un qui opta pour les mots et que l'inachèvement de l'Indépendance aura tenu sur la brèche, n'ayant eu de cesse d'en fustiger les multiples aspects de romans en articles et en interventions publiques. Ainsi de l'interview réalisée et éditée par Ambroise Kom courant 1999 et qui paraît au lendemain de la disparition de l'auteur : *Mongo Beti parle*.

Et en l'occurrence, Alexandre Biyidi fait feu de tout bois, s'exprimant "à bâtons rompus" sur des thèmes économiques, sociaux, culturels et évidemment politiques, à sa manière véhémement. Il s'en prend au système Biya qui l'aurait approché pour une position ministérielle, au monde de l'édition parisienne qui l'a censuré plus qu'à son tour, aux élites locales qui n'en sont pas, etc. Bref, tout au long des quelque deux cents pages de ce long monologue, articulées en neuf épisodes indépendants les uns des autres par la transcription, le lecteur retrouve l'insurgé patenté, dans cette posture de la dénonciation. Dénonciation qui finit par tourner au ressassement ? On voudrait s'en défendre, mais le malaise est là, rôde à la lisière d'une indignation vertueuse autant qu'irrécusable...

En se donnant pour tâche d'éclairer le cheminement intellectuel de Mongo Beti, dans le cadre d'une réflexion sur "le rôle et la responsabilité des diplômés de haut niveau [...] dans la gestion des affaires africaines", ce texte est présenté comme une contribution à la "densification de l'histoire des idées en Afrique". Ambition louable, eu égard à l'atonie intellectuelle au Cameroun. À l'arrivée et au-delà de l'intention éditoriale, le propos de Mongo Beti, précise l'introduction, "traduit [...] les difficultés d'inscription de son coin de pays et de l'Afrique en général dans la modernité". Inutile donc de chercher une "logique propositionnelle définie" dans cette "pré-autobiographie" que A. Kom installe dans la galerie des témoignages historiques à côté de ceux de personnages acquis au statu quo politique, apparatchiks ou hommes d'affaires, au nom de la mémoire collective, quitte à risquer l'incongruité de position.

Certes, de l'enfance de l'écrivain dans un terroir de forêt surchristianisé, aux nuits où en France il rêve d'être de retour dans son village, la conversation en roue libre ouvre des lucarnes avec vue sur cour, comme autant d'échancrures dans le "mystère" Mongo Beti, qui permettent de savoir et de voir d'où est partie l'insurrection d'Alexandre Biyidi. "Quand tu vois les Blancs qui frappent tes parents, qui frappent les gens de chez toi en disant "espèce de singe", tu finis par croire que les Blancs c'est autre chose que les tiens". À s'entendre traiter de "ouistiti" et de "macaque", on finit certes à la longue par prendre la mouche, et plus tard les mots pour clamer sa révolte, entreprendre la riposte. Un coin de voile s'entrouvre

aussi sur les conditions de vie d'un jeune étudiant africain débarquant dans l'Hexagone à l'orée des années 50, celles de la Reconstruction et du Plan Marshall ; une époque dont quasiment personne ne rend compte aux indigènes du Territoire : de Yaoundé à Abidjan, de Brazzaville à Ouagadougou, la Métropole, c'est déjà la Terre Promise, le lieu de la félicité et de l'abondance. Pourtant, les traces de la guerre, de sa dévastation et de la douleur sont encore visibles. Dans cette atmosphère de fin d'enfer, tout baigne pour les étudiants d'outremer : "Nous avons beaucoup de succès auprès des filles". Les petites Françaises étaient persuadées que ces jeunes gens, une fois de retour chez eux, allaient occuper d'importants postes de responsabilité : à elles de beaux partis sous les Tropiques !...

Sur ce thème de la séduction, Mongo Beti laisse entendre que "les Noirs mettaient un point d'honneur à bien s'habiller. Ils mettaient des costards et des cravates, etc. [...]. Cela impressionne toujours la population quand on porte une cravate". Aveu édifiant qui situe sur l'origine du style vestimentaire qui sévit dans les marécages de la bureaucratie africaine. On perçoit mieux le signe et le sens de l'ébahissement des Français de classe moyenne croisant, au sortir d'un épouvantable cauchemar, ces "gravures de mode" sans soucis dans les rues des villes bleu blanc rouge, alors que eux se trouvent encore sous le choc des restrictions et du rationnement. Cette confiance, banale en soi, qui éclaire sur l'extraversion des économies africaines, et quelques autres parsemant l'ouvrage, le tirent du bourbier de l'infinie déploration sur les inepties au pays des Lions Indomptables. Mais le malaise ne s'est pas vraiment dissipé pour autant.

Le jeune garçon qui ne se laissait pas faire s'est donc fait homme de mots pour dire les maux qui minent son lopin de planète. Sur le mode stakhanoviste. Un mode qui ne lui a pas valu les colonnes et l'attention des journaux prestigieux. D'où une secrète fêlure ? Peut-être, un fêlure qui le travaille, occultée par cette posture de la vitupération permanente. D'où peut-être, également, l'affreux soupçon que Mongo Beti fait peser, à la suite d'autres manifestement, sur Sony Labou Tansi qui aurait été "entre les mains des Français" : "Chez Sony Labou Tansi, concrètement, qu'est-ce que ça veut dire, tropicaliser le français ? Rien du tout. Mais ça fait bien, c'est une espèce de snobisme exotique". Entendre expédier de la sorte, en une phrase lapidaire, une des œuvres littéraires les plus scintillantes et fascinantes du XX<sup>e</sup> siècle laisse rêveur : n'y aurait-il pas en dessous une envie qui ne dit pas son nom ? Il est vrai qu'à part son admiration proclamée pour Voltaire, celui qui fut un temps Eza Boto ne se reconnaît aucune fraternité littéraire, et débusque une "démagogie fondamentale" chez tel et tel. On peut alors se demander si la sous-reconnaissance littéraire n'est pas au fondement de la surexposition militante ? Hypothèse de recherche pour la "densification de l'histoire des idées"...

Mais, par-dessus toutes les anecdotes et les analyses, *Mongo Beti parle* nous donne à découvrir un homme constamment sur le qui-vive, cultivant la méfiance en vertu de son statut de dérangeur, affligé d'un com-

plexe de persécution. De fait, les mauvais traitements dont il fut en certaines circonstances l'objet ne sont point des vues de l'esprit, pas plus que l'assassinat de Félix Moumié, leader historique de l'Union des Populations du Cameroun (U.P.C) à la fin des années 50. La pugnacité hallucinante de Mongo Beti recouvrerait-elle un être tourmenté, déchiré ? La question semble désormais de mise, au-delà de la canonisation de l'écrivain disparu. Seuls ceux qui assument leur essentielle fragilité entrent au royaume de la poésie, ultime site de dissidence dans un monde durci par le lucre et ploiyant sous la fêrule de la marchandise. Eux seuls parviennent aux confins de la transcendance, dans les parages de l'impesanteur du verbe.

■ Lionel MANGA

■ SALKIN PAUL, *L'AFRIQUE CENTRALE DANS CENT ANS. LE PROBLÈME DE L'ÉVOLUTION NOIRE*. INTRODUCTION DE ISIDORE NDAYWEL È NZIEM. [AVEC LA PRÉFACE DE M. DELAFOSSE EN ANNEXE]. BRUXELLES, ARCHIVES ET MUSÉE DE LA LITTÉRATURE, COLL. DOCUMENTS POUR L'HISTOIRE DES FRANCOPHONIES, 2002, 160 p.

Ce récit est étonnant, et méritait à coup sûr d'être exhumé. Publié par un magistrat colonial en poste au Katanga (Congo) en 1926, il se donne pour une évocation, par anticipation, de ce que sera l'Afrique centrale en 2026. Ce n'est pas tant la science que la politique-fiction qui est ici en jeu, même si l'un ou l'autre aéroplane sophistiqué conduit les témoins à très grande vitesse et sans coup férir sur de grandes distances : on s'y transporte aussi à l'allure plus naturelle d'animaux domestiqués. Le cadre politique a davantage changé : la Belgique est une République, et l'un des deux protagonistes est, du reste, un certain Cobourg, descendant de la famille royale, reconverti en professeur. Ni lui ni son compagnon Hanovre, Anglais descendant d'une autre illustre famille, ne sont guère que des témoins d'une évolution historique qui s'accélère au moment où ils visitent, en divers lieux, le continent noir. Les indépendances n'y ont pas encore eu lieu, mais elles sont revendiquées par une active mouvance nationaliste. Surtout, dans le grand brassage des populations (hindoues, musulmanes, négro-américaines, européennes), la structure d'une sorte de grand protectorat occidental est ébranlée par l'agitation des religions syncrétistes. D'autant plus ébranlée que l'autosatisfaction des Européens est elle-même minée par la menace d'un nouveau conflit, plus dévastateur que jamais, qui semble se préparer entre la Russie et l'Allemagne, au loin. Finalement, c'est un monarque local qui, avec fermeté, imposera l'ordre... et ses vues dans le grand débat identitaire.

Dans sa préface, l'historien congolais Isidore Ndaywel pointe les aspects encore assez colonialistes de certaines visions, et souligne néanmoins la gravité des enjeux envisagés par ce "divertissement" d'époque : dans le